

# Fabricateurs

# d'espaces

Björn Dahlem, Jeppe Hein, Vincent Lamouroux,  
Guillaume Leblon, Rita McBride, Evariste Richer,  
Michael Sailstorfer, Hans Schabus

17 octobre 2008 - 4 janvier 2009

*Fabricateurs d'espaces* rassemble huit artistes d'une même génération investis dans un élargissement des pratiques sculpturales, et qui présentent à cette occasion des œuvres récentes ou inédites.

Se démarquant de la sculpture des dernières décennies qui émanait essentiellement de pratiques « post-ready-made » (production renouvelée d'objets standardisés), de démarches relationnelles (installations interactives) ou d'assemblages de matériaux recyclés, cette

« extended sculpture » utilise l'espace comme matériau premier du volume plastique et comme fondement même de l'œuvre.

Héritiers plus ou moins affirmés des avant-gardes de la fin des années 60 (Art minimal, Land art), les artistes réunis dans l'exposition ont donc en commun d'être des sculpteurs qui entendent explorer l'espace dans ses multiples acceptions : celui généré par le corps du spectateur, le volume architectural, l'espace mental et imaginaire, l'étendue



Institut d'art contemporain, Villeurbanne

cosmique... en le sondant, le contraignant, l'outrepassant, le réinventant. Chacun, à sa manière, aspire à repousser les limites physiques de l'espace, à le sonder dans toutes ses dimensions, y compris temporelles.

Ainsi, les artistes s'intéressent aux recherches formelle et mentale d'espaces hypothétiques ainsi qu'à une manipulation de l'idée d'univers, motivés par la force d'attraction du non-représentable.

Déconstructeurs et illusionnistes à la fois, ils sont des « fabricateurs » dans le sens où ils inventent des espaces étranges, aux confins de l'irrationnel, avec lucidité toutefois, en s'appropriant librement les modèles scientifiques comme les références artistiques.

Se souvenir des fondamentaux de la sculpture du XXe siècle éclaire les enjeux de l'exposition et contribue à souligner la maturité du travail de ces jeunes artistes, leur capacité à réinvestir des recherches artistiques radicales.

Matériau spéculatif, l'espace est souvent « théâtralisé » par les *Fabricateurs*, soumis à trouvailles, affabulations, démolitions, transformations. Désireux de mettre en question la stabilité et la gravité, les artistes créent des œuvres qui conjuguent pensée et expérience

de l'espace. Ainsi, le pouvoir narratif des œuvres peut engendrer de nouvelles représentations de l'espace, et leur potentiel cinématique (production d'un mouvement) sollicite une nouvelle perception par le visiteur.

*Fabricateurs d'espaces* désigne une recherche d'apesanteur et des expressions inédites dans le champ de la sculpture, selon un imaginaire ouvert, mais avec une conscience tantôt critique tantôt ludique des limites humaines et terrestres. C'est bien la question de l'utopie, avec celle d'un futur à réinventer, qui traverse ainsi cette exposition.

## Hans Schabus [façade]

Né en 1970 à Watschig (Autriche), Hans Schabus vit et travaille à Vienne.

Les œuvres d'Hans Schabus (sculptures, interventions, vidéos, installations) se réfèrent le plus souvent à l'environnement proche de l'artiste et aux matériaux qui le composent. L'atelier de l'artiste, tout particulièrement, apparaît comme la matrice de son travail, là où se spatialisent sa vie et sa pensée.

Hans Schabus se livre à des expériences physiques et mentales des espaces, radicalisant la notion de « sculpture habitable », jusqu'à des pérégrinations à dimension initiatique (course dans un tunnel, expédition à travers les égouts, etc.). Hans Schabus s'est également fait connaître par la réalisation d'une structure monumentale en bois qui englobait le pavillon autrichien lors de la Biennale de Venise en 2005.

***Demolirerpolka*** (2006) est une intervention spécifiquement repensée par Hans Schabus pour l'Institut d'art contemporain. L'artiste conçoit une palissade en bois qui recouvre entièrement la façade du bâtiment depuis la rue, cachant ainsi sa possibilité d'ouverture sur l'extérieur et son fonctionnement d'accueil.

L'idée de cette œuvre trouve son origine dans l'histoire de la ville de Vienne, plus particulièrement la dé-

## L'Institut d'art contemporain, Villeurbanne

Outil de création et de recherche pour l'art actuel, l'Institut d'art contemporain développe, *in situ*, une activité d'expositions et de rencontres combinée à la constitution d'une collection d'œuvres au rayonnement international. Il prolonge ses activités de recherche, *ex situ*, par la diffusion de la Collection Rhône-Alpes sur l'ensemble de la région et par la réalisation d'expositions d'artistes émergents. L'Institut collabore avec de nombreuses structures partenaires, renforçant par là même le réseau de l'art contemporain en Rhône-Alpes.

molition de l'enceinte médiévale qui a débuté en 1857, transformant toute la ville en un vaste chantier, et qui a inspiré de nombreux artistes. Johann Strauss a ainsi composé la *Demolirerpolka* en 1862.

Hans Schabus a choisi de donner une hauteur différente à chaque planche constituant la palissade, qui correspond à chaque note de la partition du compositeur.

Avec ce geste fort, l'artiste extrapole le modèle de la palissade de chantier et annule toute identification du lieu, le temps de l'exposition. Préoccupé par la notion de démolition, qui « reflète aussi la modernité », Hans Schabus propose là un signe incontournable du chantier en tant que continuation possible de la construction.

***Demolirerpolka*** (2007) est une impression pigmentaire sur papier réalisée par Hans Schabus en vingt exemplaires. L'artiste reprend la partition de Johann Strauss et appose des points à la place des notes, créant ainsi un dessin concret, une partition de sa propre sculpture.

## Vincent Lamouroux [salles 1, 7]

Né en 1974 à Saint-Germain-en-Laye, Vincent Lamouroux vit et travaille à Paris.

L'espace est à la fois support, cadre et générateur des œuvres de Vincent

Lamouroux. Réalisées le plus souvent *in situ*, les pièces de l'artiste sont des « sculptures-lieux », où l'air lui-même peut devenir matériau à part entière. Elles matérialisent sa réflexion sur l'espace et explorent la notion d'instabilité. La série des sols aux dénivelés aléatoires dans l'espace en est emblématique.

La question de la circulation est au cœur de ses dispositifs, qu'il s'agisse de celle de la sculpture dans l'espace (*Scape*) ou du visiteur dans l'environnement (*Hélicope*, *Grounded*).

Les œuvres de Vincent Lamouroux sont nourries de références architecturales et inspirées par les progrès technologiques. Puisant également dans l'univers du divertissement et l'imagerie de la science-fiction, elles sont de véritables « tremplins pour l'imaginaire ».

Pour l'exposition *Fabricateurs d'espaces*, Vincent Lamouroux propose deux projets étroitement liés.

« **AR.09** (2008) est un ensemble de formes évidées, réparties dans le premier espace de l'exposition selon une scénographie quasi théâtrale, et l'écho spatial et sculptural de *AR.07* situé à l'exact opposé de l'espace de l'Institut d'art contemporain. Les modules sculpturaux, rassemblés pour constituer une sorte de décor incongru, de paysage artificiel, sont le résultat de l'éclatement de *AR.07*, dont il ne subsiste plus que l'ossature divisée en plusieurs entités. Si la forme de chacun des modules découle de

l'agglomérat géométrique de *AR.07*, ceux-ci n'en sont pas moins devenus des entités indépendantes, à la fois autonomes et indissociables, ayant rompu avec les contours à angle droit de leur matrice d'origine. Les deux œuvres, qui se répondent et s'annulent, nécessitent un aller et retour du spectateur pour être entièrement appréhendées : la visite commence en effet par le vide qui conduit au plein pour mieux retourner au vide ». (Vincent Lamouroux)

« L'œuvre *AR.07* (2008) est une sculpture composée de formes cubiques agglomérées de manière supposément aléatoire. Cette œuvre massive et envahissante est une sorte d'excroissance des murs blancs, une déviance du « white cube » qui, à force de contraintes spatio-géométriques, se serait affranchi de la rigueur qui lui est inhérente. Les cubes agglutinés à différentes hauteurs sont comme fondus les uns dans les autres, inextricables, telle une excroissance mi-géologique mi-artificielle qui pourrait aussi bien avoir surgi du sol que des surfaces latérales ». (Vincent Lamouroux)

### **Rita McBride** [salles 2, 10]

Née en 1960 à Des Moines (Iowa), Rita McBride vit et travaille à Düsseldorf.

D'une génération différente, Rita

McBride développe une approche de la sculpture sensiblement distincte de celle des artistes ici présentés.

Elle pratique un art de la sculpture à la frontière de l'architecture et du design. La simplicité et la sérialité des formes industrielles situent son travail dans la lignée du minimalisme. Au-delà de cette référence historique, Rita McBride reconsidère les objets et architectures de notre quotidien, détourne leurs fonctionnalités, et met en exergue leurs incidences sociales.

Dans les œuvres de Rita McBride, la relation à l'espace participe de cette relecture critique des fondements de l'architecture moderniste. Ainsi, le lieu d'exposition s'inscrit pour elle dans la réalité du monde, au-delà de la réalité de l'œuvre.

*National Chain* [Chaîne nationale] (1997, Collection Rhône-Alpes) est une installation contextuelle (susceptible d'être adaptée à n'importe quel espace), comme le système utilisé le démontre : des profils de fixation de faux plafonds dont on peut étendre ou réduire la surface d'assemblage à volonté. Ici, au centre de l'espace d'exposition, l'œuvre est suspendue à une hauteur telle qu'elle oblige le corps du visiteur à adopter une position contraignante et inhabituelle. Le quadrillage engendre une perception d'emblée globale et permet, comme tous les systèmes de cette nature, de mesurer l'espace et d'y orienter son regard de façon méthodique et

presque cartésienne. La logique modulaire propose une sérialisation de l'espace qui organise ce dernier par mesures et proportions régulières. Ce système de globalisation de l'espace est utilisé pour les faux plafonds partout dans le monde, et bien qu'omniprésent, il passe souvent inaperçu et a même plutôt acquis un caractère d'invisibilité. Présentées ici de façon inattendue, cette logique modulaire - qui rend perceptible l'orthogonalité de quasiment tout espace construit, et semble contaminer les salles d'exposition - et la standardisation des matériaux sont détournées de leurs usages utilitaires au profit d'un investissement critique de la sculpture.

## **Guillaume Leblon** [salles 5, 6]

Né en 1971 à Lille, Guillaume Leblon vit et travaille à Paris.

La sculpture de Guillaume Leblon intègre des matériaux existants et s'articule étroitement avec l'espace du lieu d'exposition. Dans un vocabulaire minimal et à travers des références hétérogènes, Guillaume Leblon propose des architectures de l'espace qui jouent sur le rapport du plein au vide, sur les changements d'échelles, sur l'expansion, le déploiement ou le repli, et qui vont accentuer le ressenti physique du visiteur.

Son travail tend à privilégier une dé-

marche indicielle, dans laquelle ce qui est perçu fait partie d'un tout qui le déborde. Ainsi, le signe généré par l'œuvre induit le visiteur à reconstituer mentalement l'ensemble plus vaste dans lequel il s'inscrit, l'amenant à dépasser le cadre spatio-temporel de la perception présente au profit d'hypothèses narratives.

Avec ***Four Ladders*** [Quatre Echelles] (2008), Guillaume Leblon introduit dans l'espace de vraies ailes de moulin. Les structures en bois deviennent des sculptures qui envahissent l'espace d'exposition et le traversent au-delà de ses murs.

Associées à un bâtiment aujourd'hui obsolète, les ailes sont porteuses d'une fonction dynamogène et d'une relation fondamentale à la nature, mises ici au service d'une relation paradoxale entre construction et destruction.

Guillaume Leblon joue sur les contrastes : pourtant monumentales, massives, les ailes semblent défier les lois de la gravité et flotter dans l'espace, dans un équilibre précaire.

Avec ***Landscape*** [Paysage] (2003), une fumée s'échappe de manière régulière de la base d'un des murs, comme lors du début de propagation d'un incendie.

L'artiste travaille ici sur la suggestion et propose un espace hypothétique, caché, apte à susciter la curiosité, voire l'inquiétude, du visiteur.

## **Björn Dahlem** [salle 8]

Né en 1974 à Munich, Björn Dahlem vit et travaille à Berlin.

Björn Dahlem élabore des sculptures à partir d'objets et matériaux de récupération contrastés (bois, néon, etc.) qui une fois assemblés paraissent libérés de toute pesanteur. Il entend présenter dans l'espace réel d'exposition les plus grandes formations de l'univers et les interrogations relatives à son origine.

Björn Dahlem met à distance les modèles scientifiques qu'il transfère dans la sphère artistique, exprimant les limites de la science dans sa capacité à décrire ou à traduire le monde. Björn Dahlem voit ses travaux comme des « modèles de pensée », spéculations cosmologiques autant que constructions formelles énigmatiques pouvant inciter à la réflexion métaphysique comme à la rêverie, à l'instar des artistes du Romantisme. Les titres de ses expositions ou de ses œuvres sont du reste assez éloquentes, ainsi l'exposition *Utopia Planitia II* organisée en 2004 à Berlin, qui était organisée en quatre sections : *Melancholy*, *Consolation*, *Joy* et *Death*.

**Schwarzes Loch** [Trou Noir] (2007) est une sculpture aérodynamique de Björn Dahlem constituée de sections de bois et de luminaires qui emplissent tout le volume de la salle d'exposition. Selon une construction complexe de fixations, les lattes assorties

de néons parallèles dessinent dans l'espace un phénomène de l'univers qui ne peut pourtant jamais être directement observable. [En astrophysique, un trou noir est un objet massif dont le champ gravitationnel est si intense qu'il n'émet aucun rayonnement ni ne laisse s'échapper aucune forme de matière].

Björn Dahlem invente ici une formulation sculpturale du non-représentable.

## **Michael Sailstorfer** [salles 9, 11]

Né en 1979 à Vilsbiburg (Allemagne), Michael Sailstorfer vit et travaille à Berlin.

Alimenté par une constante recherche de la matière en tant qu'énergie, le travail de Michael Sailstorfer met en œuvre des actions de transformation, de déconstruction et de reconstruction. Il accorde une place importante au lieu d'accueil, qu'il soit intérieur ou extérieur, privé ou public. Son travail se confronte aux espaces intermédiaires, transitoires, aux non-lieux, zones que l'on parcourt inconsciemment avant d'atteindre une destination. Selon une conception élargie de la sculpture, l'artiste utilise des matériaux issus de son environnement immédiat dont il exacerbe notamment les qualités sonores, lumineuses et olfactives. Outre la conscience politique qu'il

peut contenir, le travail de Michael Sailstorfer marque l'espace d'exposition d'une puissance énergétique qui cherche à provoquer chez le visiteur une expérience physique forte de l'espace.

Michael Sailstorfer propose trois pièces dans le cadre de l'exposition *Fabricateurs d'espaces*.

Constituée d'un pneu de voiture monté sur moteur électrique, l'installation ***Zeit ist keine autobahn*** [Le Temps n'est pas une autoroute] (2006) est décrite ainsi par l'artiste : « J'ai construit une machine pour consommer les pneus. Un moteur fait tourner constamment un pneu, qui est pressé contre un mur. Le pneu est lentement râpé et il doit être changé après un certain temps. Le sol est recouvert d'une poussière de caoutchouc. Vous pouvez sentir la gomme ».

L'œuvre s'attaque littéralement au mur de l'espace d'exposition. L'érosion de la « roue qui tourne » se manifeste par un amoncellement de poussière de gomme et par la propagation dans l'air de l'odeur de caoutchouc. C'est physiquement que le visiteur est saisi par l'œuvre, sans possibilité de moduler sa réception, et pour une confrontation magistrale à une allégorie contemporaine du temps.

***Unendliche Säule*** [Colonne sans fin] (2006) est une colonne lumineuse dont la présence nocturne est la plus

manifeste. Au-delà de l'évidente référence à Brancusi (*Colonne sans fin*, 1918-1938), elle convoque à elle seule tout un pan de la sculpture contemporaine (l'infini potentiel, l'importance accordée à la perception de l'espace, la notion d'énergie générant la forme, etc.).

L'œuvre ***Top of the Syrian Reactor before Concrete Poured*** [Partie supérieure du réacteur syrien avant qu'il soit coulé dans du béton] (2008) est créée par Michael Sailstorfer à l'occasion de l'exposition.

La forme lui a été inspirée par une photographie, publiée dans un journal allemand, d'un réacteur nucléaire syrien après sa destruction lors d'un conflit armé, et avant son ensevelissement complet sous du béton. Michael Sailstorfer entend occuper l'espace au-delà de la présence physique d'une sculpture, et crée ici une image sonore de l'architecture par un système de captation des vibrations du bâtiment.

**Jeppe Hein** [salles 4, 12]

Né en 1974 à Copenhague (Danemark), Jeppe Hein vit et travaille à Berlin et à Copenhague.

Le travail de Jeppe Hein se réfère ouvertement à l'art minimal, convoquant son esthétique (cube, miroir, etc.) et ses préceptes (autonomie de



l'œuvre, importance de la perception par le spectateur). Par ses sculptures et interventions, l'artiste détourne cependant ce langage en le poussant à son paroxysme : le cube tremble, se déplace, brûle et fond.

Les œuvres de Jeppe Hein reposent sur la présence du spectateur et sur l'expérience autant physique qu'intellectuelle qu'il en fait.

**Changing Space** [Espace changeant] (2003) met en œuvre une intervention spatiale autour d'un mur additionnel. La première sensation quand on entre dans la salle est d'être dans un espace vide et blanc, cubique et statique (le caractère d'un espace construit et inhabité, avant de rejoindre les caractéristiques du « white cube » dans le champ artistique). Le mouvement imperceptible d'un des murs vient cependant contredire cette habitude perceptive. Le dispositif, qui se confond avec l'architecture, amène le visiteur à observer et à accepter que sa place dans l'espace soit déterminée par l'œuvre elle-même, qui en manipule le volume.

**Smoking Bench** [Banc fumant] (2003) « Le travail consiste en un grand miroir suspendu à un bout de l'espace et un petit banc positionné devant celui-ci. Quand les visiteurs prennent place sur le banc, ils ne font que s'observer, assis, au milieu d'un grand espace vide, mais peu de temps après, ils se retrouvent enveloppés par la fumée. Une petite détente active la machine

à fumée positionnée à l'intérieur du banc, réalisant de la fumée par petits cercles autour du visiteur. Alors qu'ils contemplaient leur reflet dans le miroir, les visiteurs se voient disparaître dans un nuage de fumée. Quelques minutes après, ils se verront réapparaître dans le miroir après la dissolution de la fumée ». (Jeppe Hein)

En jouant sur le rapport entre absence et présence, *Smoking Bench* offre l'illusion d'un possible basculement et peut-être l'expérience d'un ailleurs.

### **Evariste Richer** [salles 1 bis, 3]

Né en 1969 à Montpellier, Evariste Richer vit et travaille à Paris.

La démarche d'Evariste Richer se fonde sur les notions de matière, d'espace et de temps, et les différentes conceptions qu'elles induisent. Sur le mode d'une exploration scientifique, l'artiste remet en question nos systèmes de mesure et nos conventions spatiales.

L'espace d'exposition devient un lieu d'expérimentation pour l'artiste « géomètre », qui use de façon systématique des méthodes de l'inventaire et de la grille, pour épuiser ses sujets d'étude.

Evariste Richer propose notamment des interprétations des phénomènes naturels, qu'ils soient observables ou mythiques (aurore boréale, rayon

vert, etc.). Les œuvres de l'artiste, dans leur rapport à l'univers, troublent la perception du spectateur, pris entre microcosme et macrocosme.

**Les Sondes** (2006) d'Evariste Richer sont des sondes d'avalanche graduées (employées pour trouver des corps ou objets ensevelis), que l'artiste réemploie comme outil d'investigation de l'espace.

À la fois instruments de géomètre, évocations d'un espace hors de portée et mise en scène d'un possible ensevelissement, les sondes d'Evariste Richer sont des objets qui modifient les repères du visiteur et qui deviennent en soi de véritables dispositifs de re-configuration spatiale.

L'Institut d'art contemporain produit deux pièces d'Evariste Richer dans le cadre de l'exposition *Fabricateurs d'espaces*.

**Ecran** (2008) déploie sur les quatre murs de la salle d'exposition une sériographie réalisée à partir d'une toile de projection cinématographique. La répétition uniforme, « à bords perdus », du motif de trame et l'effet vibratoire ainsi provoqué immergent le visiteur dans une interprétation cosmique.

**L'Œil du perroquet** (2008) est un horizon artificiel d'avion « minimalisé », encadré dans un des murs de l'espace. Cet outil de repérage spatial, dont l'artiste a effacé les graduations, est animé d'un mouvement rotatif qui

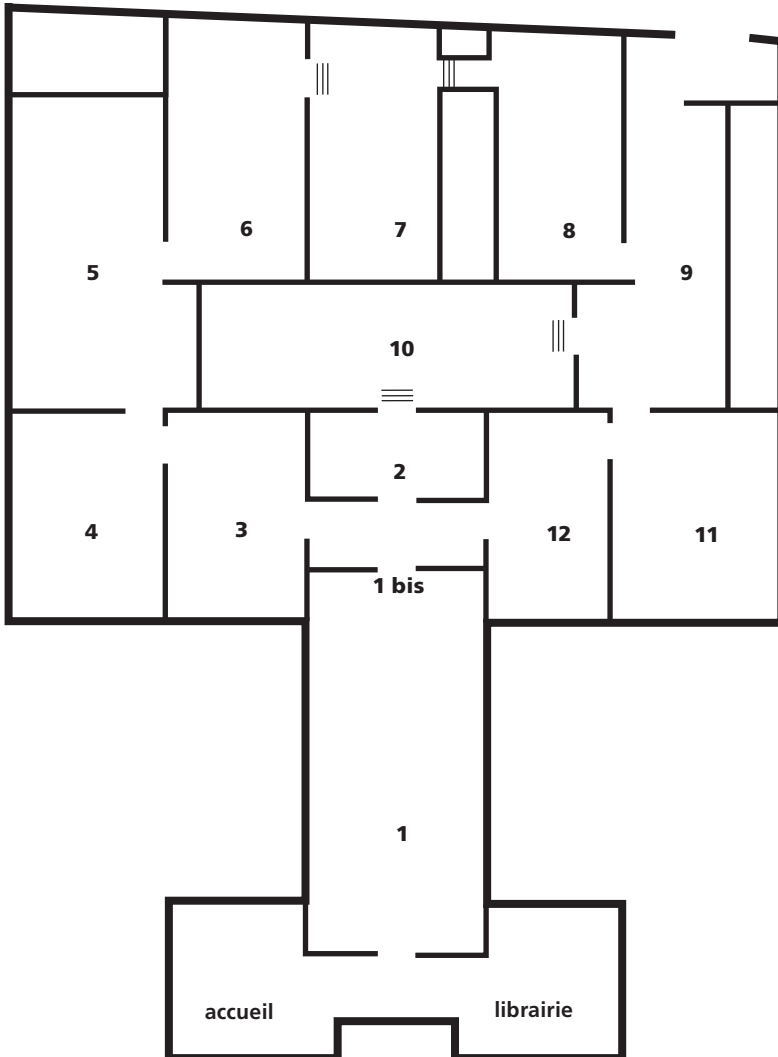
confine à l'absurde.

L'inscription de cet instrument de mesure en quelque sorte dérégulé dans un « panorama » sans limites, si ce n'est celles de la salle d'exposition, contribue à susciter chez le spectateur un trouble perceptif, et une certaine expérience du vide ou de l'absence.

Evariste Richer parle ainsi du perroquet (vidéo de 2007) : « Je filme un perroquet gris du Gabon, espèce réputée comme particulièrement douée de parole. Je cherche à lui faire dire beaucoup de choses et le perroquet n'est pas un sujet évident à maîtriser. Il est plutôt dans la contre-mesure. Pour moi, il incarne l'idée du contretemps qui confère du relief à notre réalité. Stéréotype de la répétition, le perroquet répète les mots qu'il entend, comme le cinéma reproduirait le monde. Vivant parfois plus longtemps qu'un homme, le perroquet serait l'écho différé comme la stalagmite serait la mémoire à contretemps du stalactite ».

**[façade]** Hans Schabus  
**[1]** Vincent Lamouroux  
**[1 bis]** Evariste Richer  
**[2]** Rita McBride  
**[3]** Evariste Richer  
**[4]** Jeppe Hein  
**[5]** Guillaume Leblon

**[6]** Guillaume Leblon  
**[7]** Vincent Lamouroux  
**[8]** Björn Dahlem  
**[9]** Michael Sailstorfer  
**[10]** Rita McBride  
**[11]** Michael Sailstorfer  
**[12]** Jeppe Hein



# Informations pratiques

## ***Fabricateurs d'espaces***

### **Exposition**

**du 17 octobre 2008 au 4 janvier 2009**

### **Accès**

Bus C3 (arrêt Institut d'art contemporain)

Métro ligne A (arrêt République)

À 10 mn à pied de la gare Lyon Part-Dieu

Station vélo'v à 1 mn à pied

### **Ouverture**

du mercredi au dimanche

de 13h à 19h

Visites commentées gratuites le samedi

et le dimanche à 15h et sur rendez-vous

### **Tarifs**

Entrée 4 € , tarif réduit 2,50 €

Renseignements 04 78 03 47 00

Cette exposition, réalisée dans le cadre des partenariats européens, est une coopération du Museum für Gegenwartskunst de Siegen et de l'Institut d'art contemporain de Villeurbanne, avec le soutien de la Kunststiftung Nordrhein-Westfalen et du Goethe Institut.

L'Institut d'art contemporain bénéficie de l'aide du ministère de la Culture et de la Communication (Drac Rhône-Alpes), du Conseil régional Rhône-Alpes et de la Ville de Villeurbanne.



## **Institut d'art contemporain**

11 rue Docteur Dolard

69100 Villeurbanne

T. 0033 (0)4 78 03 47 00

iac@i-art-c.org